

Miklós Szentkuthy
Le colosse de Budapest

Marie Vallerand

Number 47, March–April–May 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

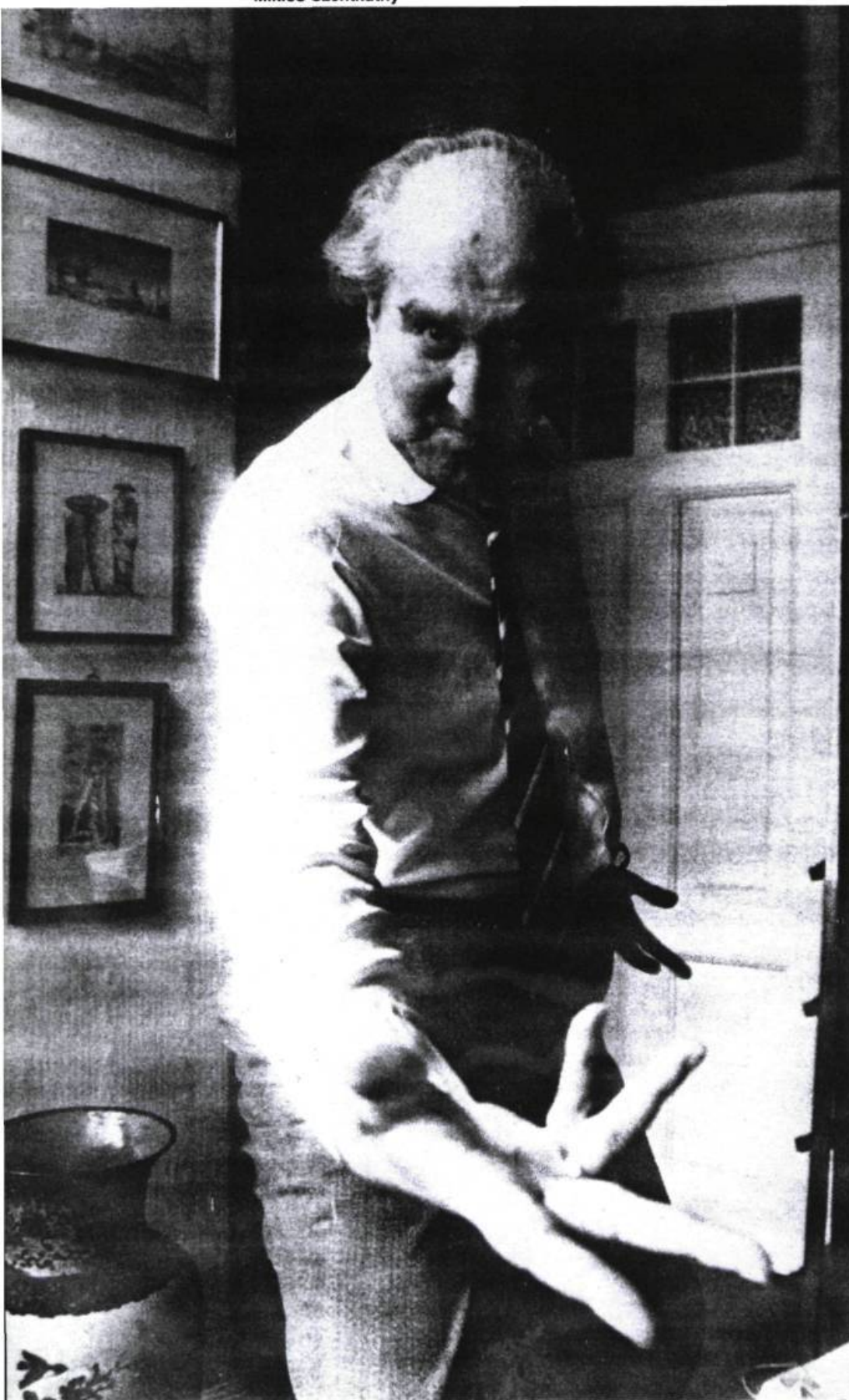
Cite this article

Vallerand, M. (1992). Miklós Szentkuthy : le colosse de Budapest. *Nuit blanche*, (47), 28–30.

Miklós Szentkuthy

Le colosse de Budapest

Miklós Szentkuthy



En cette ère de mise en marché du livre où chaque titre entre en disgrâce post-natale après les trois tours de piste réglementaires, où les retards de lecture s'amnistient à la rentrée littéraire, où la mort du genre fait qu'on donne dans tous les genres, recloisonnant à outrance la bête hybride («Vous avez aimé le roman? Attendez de voir le clip!»), en cette ère, dis-je, de stratégie éditrice, il est insensé de croire que l'œuvre d'un auteur contemporain majeur et enterré ait échappé au sas de la gérance-lettre.

Supposons que cette œuvre ait été rédigée en langue finougrienne à l'intérieur même d'un pays qui aurait successivement connu la dictature fasciste et l'occupation soviétique. Voilà qui n'aide en rien sa diffusion. Supposons qu'à la quatrième récurrence de publication, le tribunal royal de Hongrie ait condamné l'ensemble de l'œuvre pour propos blasphématoire et atteinte à la pudeur. Voilà qui explique une certaine éclipse aujourd'hui quinquagénaire.

Miklos Szentkuthy est donc né en Hongrie en 1908 et y vivait encore en 1988 lorsqu'il mourut. Il avait pris la difficile résolution de rester à l'intérieur d'un pays aux prises avec les dictats du communisme — pays qui fut hostile à son travail, du moins jusque dans les années 70 où il put reprendre la publication de son «roman-cathédrale», le *Bréviaire de saint Orphée*. Enfin, en 1988, quelques

mois avant sa mort, c'est la consécration: il reçoit le Prix Kossuth, la plus haute distinction littéraire hongroise, et publie son autobiographie: *La confession frivole*, qui dépassera les 50 000 exemplaires vendus. Ici, on ne peut que savourer l'ironie d'Italo Calvino qui affirmait «qu'il n'y a que les régimes totalitaires qui accordent aux livres l'importance qu'ils méritent»¹.

L'union atemporelle des conspirateurs

Et voici que, depuis, son nom (un vocable quasi-glossolalique pour nous Nords- Américains) se répand comme une rumeur grâce aux efforts conjugués de certains éditeurs, traducteurs et écrivains français. En janvier 1991, les éditions Phébus ont entrepris la publication des neuf tomes du *Bréviaire de saint Orphée*; les deux premiers volumes, dont la rédaction remonte à 1939, (*En marge de Casanova* et *Renaissance noire*), sont déjà accessibles aux lecteurs. Les éditions Phébus partagent leurs droits d'exclusivité avec les éditions José Corti. On retrouvera chez ce dernier éditeur le deuxième titre de Szentkuthy, *Vers l'unique métaphore*, qui se présente comme «le scénario de la naissance de toute l'œuvre future».

La nourriture de l'œuvre en constitue la structure

C'était l'homme de la démesure. Déjà, l'anecdote nous le présente comme un colosse de près de deux mètres enfermé dans sa chambre-bibliothèque tapissée de 25 000 livres, sa babeliothèque, véritable résumé du monde qui ne cessera de nourrir son œuvre. Il y a chez Szentkuthy la volonté d'incorporer tous les savoirs à son *Bréviaire*, d'en faire une encyclopédie loufoque, d'y élaborer une méthode de renvoi baroque où les livres s'investissent chaque fois par la marge et s'engrossent à répétition de nouveaux personnages transhistoriques.

Voici comment il explique sa méthode dans *La confession frivole*: «Ma bibliothèque fait partie intégrante de mon gigantesque journal (celui-ci couvre les années 1939 à 1988 et compte plus de 100 000 pages). Sur chaque page de mon *Orphée*, ou peu s'en faut, figurent nombre de dates et de renvois au journal — lequel se nourrit à son tour de mes manuscrits, que ce soit sous forme d'illustration ou de quelque apostille». Toujours est-il qu'il passe du vaste au compact avec l'idée

«Le cycliste nous apportait également tous les quinze jours une autre revue illustrée: *Jugend*. Celle-ci contenait notamment de merveilleuses reproductions de paysages. Y figuraient en outre nombre de publicités pour différents ouvrages «scientifiques» ayant trait à la physiologie, voire à la psychologie — à propos desquelles Papy me fournissait force explications embrouillées, mais combien excitantes. [...] Il faut dire que Papy était bohème, catholique et — dans sa jeunesse, tout du moins — franc-maçon (vous apprécierez sans doute ce mélange des plus mozartiens) — et je crois me souvenir que ses propres allusions mystico-queennes n'étaient pas sans l'émoustiller. Quelques réclames «porno» alternaient avec des caricatures belliqueuses, brutales et sanguinaires (dans le plus pur style «hyène puante et vautour charognard») mettant en scène officiers ou politiciens du camp adverse: Français, Anglais, Russes et autres Américains. Dessins littéralement meurtriers, conçus au paroxysme du délire sadique, aquarelles ou huiles offrant à la vue des cadavres par monceaux, restituant la clameur des champs de bataille — la vendetta chez les Niebelungen! Et pour donner la réplique à ces charmants tableaux? Quelques scènes délicieusement dionysiaques — après les tranchées, l'orgie! Et il suffisait de tourner encore quelques pages pour retrouver la chaumière bucolique, la paix familiale, la chaleur du foyer: Noël et la lueur vacillante des bougies au fond des chambres d'enfant. Puis venaient d'autres visions éblouissantes, scènes de théâtre aux diaprures dignes des *Mille et Une Nuits* — velours, lustres, paons et autres perroquets —, auxquelles faisait écho quelque religieuse anéantie par l'extase, recevant les stigmates sous forme de langues incandescentes par le truchement de mains d'anges effilées comme des soles.»

La confession frivole, p. 340.

N.D.L.R. : *La confession frivole*, de Miklos Szentkuthy est publiée en feuilletton dans la revue *Caravanes*, éditée par Phébus.

d'en extraire une concrétion, un livre-calcaire qui serait la somme totale de toutes ses connaissances. Il vole en palier de sa bibliothèque à son journal, à son œuvre proprement dite. Ces paliers, il les compare aux cercles de Dante, le journal creusant des vestibules typiquement chthoniens alors que l'œuvre, le *Bréviaire de saint Orphée*, se rapproche de l'empyrée. Mais plus que Dante, c'est la figure de l'aventurier Orphée que l'on retiendra et qui accolera son nom au générique du *Bréviaire*. Il faut dire que chaque volume débute par la vie d'un saint. Rassemblés, ils formeraient le catalogue des saints le plus hilarant qui soit. Jamais je n'ai lu hagiographie plus olé olé. Mais aucun détail n'est laissé au hasard et la vie de saint Dunstan, par exemple, finira par nous éclairer sur le radical d'Orphée.

Szentkuthy, décidément, fonctionne par contamination, et la figure d'Orphée apparaît comme un des centres métastatiques du *Bréviaire*. Servons-nous pour la démonstration du premier tome du *Bréviaire*, *En marge de Casanova*, où l'auteur va littéralement nous solfier un texte composé de 123 notes de lecture. On en apprendra beaucoup sur cet intellectuel du XVIII^e siècle, mais on en devinera autant sur l'auteur des «marges». Ce que nous lisons tient plus de l'essai-journal que du roman. Toutes dates confondues, les personnages historiques se bousculent sur différents paliers. Casanova, en éternel mouvement dans son taxicabriolet, nous donne à réfléchir sur la mathématique amoureuse. Dirons-nous qu'il est le Brunelleschi ou le Rubens de l'amour? Quelques notes plus loin, une toile du Tintoret servira aussi de point de départ à une réflexion sur l'art. La Suzanne du Tintoret est-elle d'inspiration Renaissance ou baroque? L'auteur enchaîne avec un commentaire autobiographique où l'on apprendra que son père avait des idées très arrêtées sur l'art et qu'à ses yeux, seul le classicisme prévalait en peinture. L'anecdote prend tout son sens comique lorsqu'elle est reprise, quarante ans plus tard, dans *La confession frivole*. Le jeune Miklos se procure une reproduction de l'autoportrait de Rembrandt, et son père de s'esclaffer: «A-t-on jamais vu pareil imbécile? Comment peut-on s'affubler d'un pareil chapeau à plumes?». Ici, la question est de savoir si le docte enseignement de son père (pour qui seul le classicisme prévalait en peinture) n'est pas à la base du revirement et de l'incessante jonglerie formelle qui sous-tend son écriture, rendant toute

opposition à jamais insignifiante. Qu'aperçoit-il là où d'autres ne voient que précision Renaissance?

«Quoique je ne sois point un adepte du divan, la psychanalyse m'a toujours attiré, à tout le moins sur le plan de l'intellect, en ceci qu'elle est vérité totale, confession des confessions, mise à nu de tous les mensonges — bref, surgissement absolu, qu'il s'agisse de littérature d'amour ou même de politique. Je dois avouer que cet autœffeillage thérapeutique m'en impose énormément, tant sur le plan de la logique que sur celui de l'art. La vérité accomplie a toujours fasciné la moindre de mes cellules avec une force quasi mystique...»

Ainsi ces «mémoires» se nourrissent-ils de deux projets extrêmes: confession totale, spontanée, que parfume un léger freudisme, et soif infinie d'ordre et de composition. J'entends donc concilier l'anarchie des débordements analytiques et les structures rigoureuses de la tragédie racinienne.»

La confession frivole, p. 316.

L'écriture, métaphore du chaos

C'est là, il me semble, une des clefs de l'œuvre. Szentkuthy érige d'abord un solide réseau d'oppositions fonctionnant sur la plus sèche binarité: vérité s'opposera à forme, nature à mondanité, connaissance vitale à connaissance abstraite, corps à psyché. Il n'est rien qu'il n'arrive à cataloguer, inventorier. Szentkuthy, qu'on se le dise, est le maître du *listing* et de la recension! Il zigzague ensuite d'une colonne à l'autre, bouleverse la polarité de toute chose et instaure l'ère du *tohu-bohu* bien tempéré qui saura réunir en une unique métaphore toutes les contorsions de sa pensée. Lisons les propos qu'il prête à Monteverdi dans *Renaissance noire*: «Autant l'antithèse constitue une technique intellectuelle inélégante, autant le catalogage est signe de pesanteur. Qu'est-ce que ma vie pourtant, sinon le mélange de ces deux registres?». Et qu'est-ce que l'Histoire pour Szentkuthy, sinon «le marché aux puces de toutes les perspectives». Et que lui offrent les mythes sinon la pos-

sibilité de toujours changer de peau, car l'histoire d'Orphée, c'est avant tout l'histoire d'un retournement, d'une inversion. Une simple volte-face et il perd pour une deuxième fois son Eurydice. Soulignons que certaines versions du mythe nous le présentent comme l'introducteur de la pédérastie chez les Thraces...

Rien n'est simple. L'auteur aurait voulu être acteur? Il deviendra le comédien de l'imprimé, endossant la peau de ses personnages avec des techniques dignes de l'Actor's Studio. Sénèque entre en scène et Szentkuthy n'aura de cesse de «saisir en un seul et même instant sa tension artérielle, ses bribes de souvenirs, son moindre balbutiement». Tout au long du *Bréviaire*, il a développé une formidable narration à glissière où l'on passe sans heurt de l'enfance de Brunelleschi à la sienne, par exemple, sans que les adultes qui en émergent ne soient l'unique résultat

«Un jour — et cela m'a profondément marqué —, je venais de prononcer le mot *torekedni* (s'efforcer) quand mon père me rétorqua, avec la plus vive irritation: «Qu'est-ce encore que cette invention? Pourquoi utiliser des mots qui n'existent pas!» Peu importe si cette réaction traduisait son profond mépris de la langue ou si, réellement, il ignorait l'existence de ce vocable on ne peut plus courant — toujours est-il qu'il m'avait fait chanceler dans ma foi!

Que je sache écrire, voilà bien l'étonnant! — tant mon enfance fut privée de cette nourriture indispensable: les mots. Mon aventure avec ma langue maternelle me rappelle l'histoire de cet enfant à qui ses parents n'avaient jamais appris à marcher. Et celui-ci d'avancer dans la rue par sauts et par bonds. Spectacle assez rare, n'est-ce pas? Eh bien, voilà le portrait craché de Szentkuthy: un homme qui s'exprime par culbutes stylistiques — car on lui a refusé l'usage de la parole!

Quant à Maman, bloc de silence idolâtre, jamais elle n'eût osé risquer le plus petit commentaire sur les sornettes paternelles — car, voyez-vous, Papouchka était un saint!»

La confession frivole, p. 361.

chronologique de leurs frayeurs enfantines. Proust nous avait déjà initiés à ces formations de personnages par enjambement...

Où et quand débuta la modernité?

Nous ressentons du bonheur à lire Szentkuthy. Qu'il soit comédien, savant fou ou architecte, il constitue à lui seul un imposant aréopage, mais son avoir s'étend par-delà les frontières du rire. Les salves référentielles commencent-elles à accabler notre lecture? Voilà que souffle un vent de jubilation qui nous ramène à de meilleurs sentiments. Il arrive si souvent qu'ailleurs les Guermantes nous la baillent bonne sans que nous nous formalisions de ces quelques proustiades! Les anachronismes dirigés de Szentkuthy nous semblent légèrement désuets? Songeons qu'au moment même où il fait descendre Garbo de l'écran afin qu'elle séduise le préposé au pop-corn, Woody Allen et sa *Rose pourpre* s'attardent à naître en Amérique, et qu'il faudra encore cinquante ans pour que l'*Ovide* de Christoph Ransmayr n'avance devant les microphones du forum de Rome. Szentkuthy, au même titre que Joyce, dont il fut un des traducteurs, est un précurseur de la modernité, de cette modernité qui eut sa part de mouches du coche, il va sans dire, mais dont nous pouvons tirer de précieux enseignements.

Nous savons que chaque volume du *Bréviaire* s'ouvre sur un épisode des Glorieux, mais l'auteur a aussi pris soin de les clore sur une table des matières à faire pâlir d'envie Rabelais. Authentiques tables d'orientation, de synthèse, aussi efficaces qu'un condensé de vie avant la noyade (la table des matières de *Prae*, son premier livre, fut même publiée séparément), elles peuvent être considérées comme autant de microfiches de l'œuvre. Donc, si vous vous sentez l'âme d'un détective et que vous n'êtes pas exclusivement des mordus du courant minimaliste, lorgnez dans les rayons du côté de Szentkuthy, et vous entreprendrez peut-être l'investigation littéraire de votre décennie. ■

par Marie Vallerand

1. Cité par D.Sallenave dans *Le don des morts*, p. 144, Gallimard, 1991.

De Miklos Szentkuthy, ont été traduits chez Phébus: *En marge de Casanova* et *Renaissance noire*.